

Benoit Forest

L'EMPRISE DE LA HAINE

tome 1

Ma geôlière



Benoit Forest

L'Emprise de la haine,

tome 1

Ma geôlière

© Benoit Forest, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1747-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère.

1

La haine n'est pas la négation de l'amour.

Certains pourraient croire que la vie d'une écrivaine populaire est remplie de cocktails branchés et de rencontres affriolantes avec des célébrités, de promenades en mer Méditerranée sur des yachts luxueux et de séjours dans des hôtels cinq étoiles. Je peux vous assurer que ce n'est pas le cas. En ce qui me concerne, ma vie ressemblait davantage à celle d'une nonne. Tout mon quotidien était réglé en fonction de l'écriture. Je me couchais tôt pour être en forme au petit matin, car j'aimais me mettre à la tâche aussi rapidement que possible. Je ne connaissais pas les week-ends, car je travaillais sept jours sur sept. Je voyais peu de gens, puisque je ne voulais pas être distraite de mon travail. Mais j'acceptais ces sacrifices de bon gré, car lorsque j'écrivais, mon cœur se remettait à battre. Je quittais enfin l'ordinaire de la vie pour retrouver ce royaume de l'imaginaire où tout était plus intense. Un monde parfait qui n'avait que faire des limites. J'étais la reine autoproclamée de ce royaume, moi seule décidant de tout. Je créais l'univers dans lequel j'aurais aimé vivre en permanence. De ce fait, mes retours dans le monde réel n'étaient pas toujours aisés, souvent marqués par un profond sentiment d'ennui. J'avais couramment l'impression de mener une vie monotone et sans surprises, dépourvue de poésie.

En soirée, je répondais aux lettres de mes lecteurs, entretenant des correspondances avec plusieurs d'entre eux. Par chance, Sébastien, mon conjoint, s'accommodait bien de cette vie sédentaire. Il faut dire qu'il était absorbé par son travail dans la finance. Il travaillait souvent tard le soir après son retour du bureau, et les soirs où il ne travaillait pas, il se figeait devant le téléviseur pour regarder des matchs de foot.

Un matin, alors que je marchais sur le trottoir du boulevard Victor, j'avais la sensation que tout était différent ; les petits papillons dans mon estomac me rappelaient que j'étais sur le point de rencontrer mes lecteurs. On était le

18 mars, premier jour du Salon du livre de Paris. J'entrai dans le hall et me dirigeai vers la table qu'on m'avait assignée pour la parution de mon dernier roman, *Le goût du froid*, mon cinquième. Dans ce livre, je relatais les amours compliquées d'une jeune femme qui avait souffert dans son enfance à cause d'un père distant et autoritaire. J'explorais les traces qu'avait laissées cette relation avec son père sur sa vie amoureuse d'adulte. Ce roman était légèrement autobiographique, car mon père avait été ainsi, distant et sévère. Cependant, contrairement à mon héroïne, je l'avais peu connu. Il était Américain et ma mère, qui était Française, lui avait demandé le divorce alors que j'avais 5 ans. Mon père était demeuré aux États-Unis tandis que ma mère, elle, était revenue vivre dans sa Normandie natale avec ma sœur aînée, Isabelle, et moi. J'avais revu mon père de façon sporadique, et à l'âge de 62 ans, foudroyé par un anévrisme, il rendit l'âme. On dit que les blessures intérieures qui conditionnent notre futur sont celles vécues dans notre petite enfance. Je le croyais. Ma vie amoureuse n'avait jamais été de tout repos, et je m'étais souvent retrouvée avec des hommes distants et froids comme l'était mon père. Des handicapées du cœur, comme je les appelais. Avec Sébastien, c'était différent. Je n'étais pas tombée dans mon piège habituel. Il n'était pas distant, mais nous avions d'autres problèmes.

Avant de m'asseoir à la table, je saluai timidement les gens qui attendaient en faisant la file pour me rencontrer. Les papillons dans mon estomac se multiplièrent, comme s'ils étaient en proie à des enfantements multiples et anarchiques. J'avais les mains moites. « Il me sera impossible d'éviter les poignées de main », pensai-je. J'ouvris ma bouteille d'eau et pris quelques gorgées, car j'avais la bouche sèche. Même si je trouvais stressantes et parfois épuisantes ces séances de dédicaces, je les appréciais par-dessus tout. Pour moi, il n'y avait pas de plus grand bonheur que celui de rencontrer mes lecteurs. Après de nombreux mois à vivre cloîtrée, j'avais soif de ces échanges.

Je fis signe à la femme à l'avant de la file de s'avancer. Dans la cinquantaine, grande et athlétique, elle avait les cheveux blancs et une fière allure avec sa veste de tweed gris-anthracite Chanel et son chapeau de feutre noir. Les chapeaux, c'est mon dada. Je lui dis que j'adorais le sien, mais elle ne sembla pas réagir. Je notai aussi ses superbes lunettes Cartier noires. Elle me tendit son exemplaire de mon livre et je le pris tout en lui demandant son prénom. Elle me répondit :

— Anita.

Puis elle ajouta avec le plus grand des sérieux :

— Je suis votre plus fervente admiratrice.

Peut-être à cause de la solennité de son ton, je crus à une plaisanterie, croyant qu'elle était pince-sans-rire. Je continuai d'écrire la dédicace tout en lui lançant à la blague :

— Êtes-vous bien certaine d'être la plus fervente de toutes, Anita ? Vous êtes la troisième ce mois-ci à me faire cette affirmation. Ha, ha, ha ! m'esclaffai-je.

Lorsque je levai les yeux vers elle, je fus surprise de voir ses lèvres pincées et son regard de glace qui me harponnait. À l'évidence, mon trait d'humour ne l'avait pas fait rire, bien au contraire. Je l'avais vexée. Je voulus me racheter en m'excusant, mais je restai figée lorsque je la vis reprendre brusquement le livre sans même lire la dédicace que je venais de lui écrire. Elle me lâcha ensuite sur un ton frondeur :

— Oui, la plus fervente de toutes !

Juste avant de quitter la table, elle répéta sur un ton monocorde :

— Ha, ha, ha !

Je demeurai muette. J'étais troublée et aussi inquiète, car sa réponse à ma plaisanterie ressemblait davantage à une menace qu'à une simple affirmation. Étrangement, je crus qu'elle pensait que je venais de lui lancer un défi. Un frisson d'effroi parcourut mon corps de la tête aux orteils. Je songeai alors qu'elle pouvait être une personne à l'esprit dérangé. Toutefois, en repensant à son allure distinguée, à son élocution parfaite et à ses vêtements hors de prix, je me dis que j'exagérais. Comme si l'élégance et la bonne éducation d'un individu représentaient un quelconque gage de protection contre la folie ! « Je l'ai froissée, certes, mais elle s'en remettra », pensai-je pour me rassurer. La personne suivante, un jeune homme dans la vingtaine, me sortit de ma torpeur lorsqu'il m'aborda chaleureusement en me tendant la main :

— Mme Salinger, comme je suis heureux de vous rencontrer !

À la fin de la journée, Sébastien vint me rejoindre. Nous étions invités à dîner avec Paul, mon éditeur, et les autres auteurs de la maison d'édition présents au Salon du livre. Je déclinai l'invitation, même si tous insistèrent fortement pour

que je les accompagne. Après cette longue journée, je n'avais qu'une envie : rentrer chez moi et me reposer.

Dans la voiture, je sentis que Sébastien était contrarié et je lui demandai ce qui n'allait pas. Il me répondit :

— Tu es la seule, Claire, à ne pas aller à ce dîner. Cette rencontre est une occasion d'échanger avec les autres auteurs de la maison d'édition et de mieux les connaître. Ça aurait été très enrichissant pour toi. Et en plus... on ne sort jamais.

— Ça m'épuise, ces séances de dédicaces. Tu le sais, Sébastien, et ça ne date pas d'hier. Ça fait 10 ans qu'on est ensemble ; j'ai toujours été comme ça. Pourquoi ce serait différent aujourd'hui ?

— Je sais, mais... peut-être que des fois, tu pourrais faire une exception. Je suis certain que tu te serais amusée plus que tu le crois.

— On dirait plutôt que c'est toi qui aurais voulu y aller, non ? Moi, ça ne me manque absolument pas. Si tu veux sortir plus souvent, je ne t'en empêche pas, tu sais.

Jusqu'à notre retour à l'appartement, aucun autre mot ne fut prononcé. Je sautai dans la douche avant de faire une sieste. Sébastien me réveilla une heure plus tard lorsqu'il revint du resto du coin avec le dîner. Au cours de la soirée, lorsque je repensai à cette femme singulière que j'avais rencontrée plus tôt dans la journée, une angoisse indéfinissable m'envahit.

2

Mon premier geste au réveil était de mettre mes lunettes. Je suis une myope et presbyte qui, sans ses lunettes, n'y voit pas grand-chose. Ensuite, j'appelais maman. Comme elle vivait seule, j'avais convenu avec ma sœur Isabelle que je l'appellerais chaque jour dans la matinée. Ma sœur, elle, lui téléphonait dans la soirée. C'était plus pratique pour elle à cause du décalage horaire. Isabelle habitait aux États-Unis depuis plus d'une vingtaine d'années. Elle travaillait comme médecin-urgentiste dans un hôpital du New Jersey. Elle était mariée à Gary, un médecin américain. Ils s'étaient rencontrés durant leurs études à la Faculté de médecine de l'Université de New York et avaient deux garçons, Michael et Philip. Isabelle et moi partagions la même inquiétude à propos de maman, car il n'y avait aucun voisin à proximité de sa maison. Elle vivait seule dans un endroit perdu. Il m'arrivait de l'appeler une seconde fois dans l'après-midi. Elle me répondait avec son humour noir : « Claire, pourquoi m'appelles-tu ? On s'est déjà parlé ce matin. Quand je serai prête à rendre l'âme, je t'aviserai, je te jure. » Sa maison était située à l'extrémité d'une route de campagne près de Saint-Nicolas-des-Bois en Normandie. Son terrain de 20 000 mètres carrés jouxtait la forêt d'Écouves. Nous lui avons souvent suggéré d'aller vivre en maison de retraite, mais pour elle, c'était hors de question. Ma mère n'était pas le genre de personne avec qui on pouvait argumenter très longtemps. Si elle disait non, rien ne servait d'insister, car il était fort peu probable qu'elle change d'avis. Malgré ses 73 ans, elle s'occupait de sa maison et de son jardin, et elle effectuait la plupart des réparations elle-même. Après son divorce d'avec mon père, elle avait acheté cette maison et repris son métier d'infirmière. Elle n'avait jamais connu d'autre homme. Comme elle aimait le répéter : « Un seul m'a amplement suffi. » Après cet appel quotidien, je prenais ma douche, je m'habillais puis je sortais. Je marchais jusqu'au bistrot Chez Lulu, situé à proximité. Il n'était pas très loin de chez moi, de sorte que je pouvais m'y rendre à pied. C'était un des rares bistrots des environs qui n'était pas bondé. Le propriétaire semblait s'accommoder de ma présence sans rechigner, et ce, même si j'y passais de longues heures en ne mangeant presque rien. J'y prenais seulement mon petit-déjeuner : un croissant avec du miel accompagné d'un bol de café au lait. J'y restais jusqu'à 13 h ou 14 h. J'aimais bien écrire à cet endroit.

Étonnamment, les bruits ambiants m'aidaient à être plus concentrée. Mon esprit s'aiguissait en entendant les différentes conversations qui se mêlaient aux pas des serveurs qui s'activaient. Et puis, la musique française était toujours au rendez-vous. Néanmoins, ce que j'aimais par-dessus tout, c'était les grandes vitrines qui donnaient sur le trottoir. On pouvait y observer les passants, et l'après-midi, tout le café était inondé par des rayons de soleil dorés qui réchauffaient les comptoirs en boiserie et faisaient briller le cuivre de la machine à expresso. Cette lumière abondante me remplissait de joie, car j'avais toujours affirmé être une diurne fonctionnant à l'énergie solaire.

Ce matin-là, au bistrot, l'inspiration n'était pas au rendez-vous. Je regrettais ces jours où je tapais en regardant les mots se succéder sans relâche sur l'écran de mon ordinateur portable. Souvent, lorsque j'écrivais, je devenais comme possédée. Je tapais si vite que mon texte était toujours rempli de fautes d'orthographe et de mots incomplets. Ces textes bâclés laissaient croire à une langue étrangère. L'inspiration me portait. Son flux était rapide et je m'arrangeais pour le suivre. À cette étape de l'écriture, je ne faisais aucune censure et j'écrivais toute chose qui me passait par la tête, aussi incongrue soit-elle. Parfois, des idées improbables contenaient un germe précieux qui demandait à être développé. Je me fiais à mon inconscient pour me transmettre ces perles. J'écrivais sans aucun plan et rédigeais plusieurs chapitres en même temps. Un méli-mélo qui finissait par s'organiser de lui-même. Comme dans l'Univers, du chaos naissait l'ordre. À l'occasion, des mots dont j'ignorais le sens apparaissaient sur mon écran. Je cherchais leur signification dans le dictionnaire, et dans la plupart des cas, ils se mariaient parfaitement avec mon texte. Cela me confirmait que l'inspiration venait d'un lieu qui touchait aux autres dimensions. Le lendemain, je corrigeais mon texte. Je coupais, j'élaguais et souvent, je transplantais. C'était de cette façon que mes récits prenaient forme. Je reprenais mes textes un nombre incalculable de fois. Comme un sculpteur qui ponce inlassablement la surface de la pierre brute qu'il vient de sculpter afin de la rendre lisse et brillante.

Pour mon sixième roman, je voulais sortir de ma zone de confort. J'envisageais une autre forme littéraire : le polar. J'avais l'idée d'une enquête à la suite d'un meurtre sordide. Quelque chose d'un peu glauque, mais pas trop. Je suis une hypersensible et j'ai horreur de la violence, quelle qu'elle soit. Je savais que j'arriverais à m'attacher à l'intrigue et à la psychologie des personnages, mais je voulais éviter autant que possible les pages remplies d'hémoglobine. Je